

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Hugues Corriveau**

Caroline Chabot

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chabot, C. (2006). Compte rendu de [Hugues Corriveau]. *Lettres québécoises*, (124), 46–46.



HUGUES CORRIVEAU

Hugues Corriveau, *Paroles pour un voyageur*,  
Montréal, le Noroît, 96 p., 17,95 \$.

# Le spectateur solitaire

## L'ailleurs pour aider à vivre.

**P**oète, nouvellier, romancier et essayiste, Hugues Corriveau choisit cette fois la poésie et partage ses impressions de voyage.

## LE VOYAGE POUR NOMMER

Dès les premières pages de *Paroles pour un voyageur*, dans cette première partie intitulée « Rome », on a l'impression de retrouver le prosateur; chaque poème raconte une histoire dont la capitale italienne constitue la trame de fond. Voilà un voyageur qui semble constamment en retrait, « à côté du monde » (p. 21), perdu dans sa propre nostalgie que ravive la vue des enfants; il se rappelle alors des moments passés avec sa mère, avec son père. Ce séjour devient aussi prétexte à dire les choses : « Nous désirons les mots, les villes lointaines, cœurs et corps, pour nommer » (p. 14) et « Les mots advenus, nous avons ce devoir de dire. » (p. 15) Et les nuits semblent si difficiles : « Misères des os creux qu'on entend la nuit quand le corps se retourne par les cauchemars soulevé » (p. 18), « J'ai tenu fermement mon désir de réveil, à l'aube, à bout de bras, de crainte que le soleil ne passe tout droit. Il y a des nuits aussi glauques que nos sueurs [...] » (p. 26) ainsi que « Nous portons parfois la grande détresse de l'aube dans les poumons. » (p. 30) Le voyageur se décrit bien lui-même comme un « passant » (p. 31), spectateur vivant les émotions à distance tout en ressentant sa propre solitude.

## TOUR DE VILLE

La deuxième partie du recueil, intitulée « Ailleurs », propose une tournée de quinze villes, de Hiroshima à Beyrouth, en passant par Kaboul, Bagdad et New York. Tous ces poèmes se construisent sur un même schème, à savoir cinq strophes composées de quatrains, sauf la deuxième (de cinq vers) et la dernière (de deux). L'avant-dernière strophe débute invariablement par « la mère et l'enfant », véritable noyau de ces paysages de guerre et de désolation, ou de moments du quotidien. La tragédie du 11 septembre 2001, encore inévitable, se répercute dans quelques poèmes, telle une plaie à guérir. Dans « New York » :

*Quand surgissent les avions  
qui viennent fracasser  
une liberté précaire, l'amour*

*s'assombrit à la pupille des hommes,  
des femmes, nus au portail de l'aurore.*

*L'Occident vacille alors  
quand s'écroule, du cœur de la peur,  
la terrible fracture ouverte sur la panique,  
la vengeance assouvie dans la fumée quotidienne.* (p. 61)

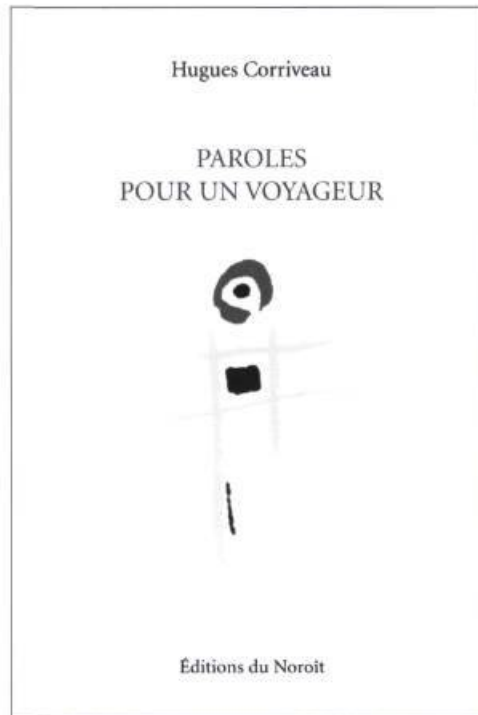
## PARTIR POUR MIEUX REVENIR

Alors que dans « Rome », la première partie, le poète écrit au « je », étrangement, dans « Retour à Rome », la troisième et dernière partie, la narration se fait à la troisième personne. Une rupture qui étonne; on pourrait d'ailleurs affirmer que les trois parties du recueil sont autant de ruptures dans le ton et le propos. Nous retrouvons ce même voyageur, que l'on sent seul, « exclu » (p. 86), avide de rencontres et ému à la vue des enfants qu'il croise dans la rue, au parc. Ce personnage que l'on sent malheureux : « Il est venu au parc pour l'odeur des arbres. Rien que pour eux, pour surmonter sa nausée » (p. 72), mais surtout, terriblement seul : « En voyage, détresse si creuse que l'estomac fait mal, il surveille son reflet aux vitrines, comme s'il était accompagné. » (p. 77)

Et les nuits semblent toujours aussi pénibles et solitaires : « À cette heure de l'aube, dans le froid de ses draps, il ne sait pas pourquoi il s'est encore réveillé, sinon, peut-être, pour entendre l'inlassable écoulement du robinet qui fuit. » (p. 71)

Ce voyageur angoissé traîne son mal de vivre à l'étranger, ne pouvant se délester de son spleen dans la Ville éternelle : « Nous sommes rarement des errants fous de joie, en voyage. » (p. 23), aussi : « Lui, égaré là, voyageant mal, n'aime que les cimetières désuets, abandonnés aux forêts vierges qui déplacent les tombes, les entourent de lianes. » (p. 69) Le voyage permet peut-être de ressentir encore plus intensément qui l'on est, sans artifice, loin des obligations quotidiennes de la maison, plus confronté encore à ce vide existentiel qui nous ronge. Il nous permet en plus d'être un autre, ou, du moins, nous en donne-t-il l'illusion : « Je pourrais croire un instant que la ville me fait cadeau d'une autre

peau. » (p. 32) Peut-être enfin nous permet-il de revenir chez soi après avoir trouvé ce qu'on cherchait : « En lui, dans un renforcement de sa poitrine, martèle le passé et le présent, en un seul battement de cœur. Il est venu si loin pour rendre exacte cette coïncidence. » (p. 86)



Visitez le site des  
**Éditions Perce-neige**  
[www.perceneige.refc.ca](http://www.perceneige.refc.ca)